

2018

AU BORD DU LAC

by ERKAN

On avait pris l'habitude, tous les étés, d'aller en famille au bord du lac.

L'endroit avait été aménagé au fil du temps. Apprivoisé. L'homme s'était attelé à le rendre moins sauvage et plus attractif pour les touristes transpirant au long des chemins de grande randonnée qui pullulaient dans la région.

Les touristes de plus en plus nombreux et l'homme tout seul.

L'homme tout seul, le Marcel, toujours dans sa guérite à oublier de faire payer l'entrée pour nous, les habitués. Il avait créé une plage, fait venir du sable, installé un ponton, des jeux et ces petites bouées pour dire aux mal-nageants de ne pas aller trop loin - ces bouées que les enfants qui nagent bien regardent toujours d'un mauvais oeil, prêts à protester si on s'avise de les brimer en leur imposant de ne pas aller plus loin.

- Mais, maman, je sais nager !

L'homme sans doute aidé pour faire tout ça, en hiver, quand nous n'étions pas là pour le voir. Forcément. Mais pour nous, le lac, c'était Marcel tout seul dans sa guérite avec son mégot, sa tête de déjà mort aux yeux dans le vague et ses grognements incompréhensibles quand il allait chercher un ballon

dans la réserve pour les gamins qui le lui réclamaient en riant et en tapant du pied. Marcel tout seul à qui on pouvait parler quand on le connaissait - à défaut de répondre, il savait écouter et garder des secrets. Marcel à qui les touristes payaient leur entrée avec un vague frisson, comme un recul instinctif des épaules. Marcel qui vous mettait tellement mal à l'aise au début...

Il fallait revenir et revenir encore pour découvrir la crème de brave homme qu'il pouvait être.

La première année, je m'en souviens parce que ça m'avait fortement impressionné, Margot s'était blessée au pied.

- Regardez ! Je crois qu'il y a un lac, là, derrière les arbres. On pourrait aller se baigner.

Quand il conduisait, Papa ne pouvait pas s'empêcher de montrer vigoureusement de la main droite ce qu'il voyait. Ni de donner un grand coup de volant de la main gauche pour accompagner. Il faisait toujours de grands gestes, Papa. Et il avait toujours plein de choses à nous montrer. Nous roulions en embardées et je me demande encore comment il a fait pour que nous ne finissions jamais dans le fossé.

- Oh oui ! Se baigner ! Hurlèrent les enfants enthousiastes, tout en valdinguant d'un côté à l'autre de la voiture.

C'était réglé.

Pour Papa, les vacances, c'était aussi le temps pour céder à toutes les envies des gamins tant qu'elles ne lui coûtaient rien. Alors après une longue marche dans la campagne et maintenant que la voiture baignait dans la transpiration mêlée de toute la poussière des chemins, fenêtres ouvertes pour ne pas s'asphyxier, si les enfants avaient la bonne idée de réclamer un bon bain...

Je me souviens, l'eau était claire, on y voyait nager de petits poissons translucides. On y vit soudain barboter de gros humains bien roses. Bien roses

et très bruyants, éclaboussants. Nos n'avions rien prévu, rien emporté, il fallut se baigner en slip - Papa et Maman s'étaient foutus à poil, quoi merde ! Et nous avions fini par faire pareil aussi.

Ce qu'on a pu rigoler en imaginant un quidam nous surprenant.

Il n'y avait pas vraiment de berge, nulle part où se sécher au soleil et l'ombre dense et odorante des arbres nous empêchait de vraiment sécher tout court - je ne sais plus si la transpiration s'en était allée, mais en remontant dans la voiture nous étions encore plus trempés, cette fois d'eau claire, d'un peu de vase et d'aiguilles de pins collées.

Et Margot s'était blessée au pied.

Je me souviens de son sang, si rouge sur les petits cailloux gris de la rive.

Je ne sais pas pourquoi, mais le souvenir de cette baignade improvisée où il ne s'était pourtant véritablement rien *passé* de particulier, ce moment devait rester, des années durant, comme mon meilleur souvenir de vacances.

Un moment hors du temps.

Je me souviens de Papa riant aux éclats, de Maman le regardant avec tellement d'amour et de nous autour, tellement emplis de bonheur qu'on devait entendre battre nos coeurs à l'autre bout de la Terre.

Un moment comme ça, ça ne s'explique pas.

La fois d'après, j'avais douze ans.

Nous étions revenus au même camping parce que l'été nous faisions du camping et de la randonnée, ce que Papa appelait les « loisirs où on se dépense sans trop dépenser. » (il trouvait ça très drôle) et que, fuyant les campings aménagés avec spectacle le soir, piscine, étoiles au guide, supérette, restaurant, snack, activités, poil au nez et surtout addition salée, l'éventail de nos points de chute potentiels pas trop loin de la maison pour ne pas trop rouler se réduisait d'année en année.

- Hé ! Regardez, a dit Papa, un truc de dingue !

Un dépliant publicitaire.

Il nous montrait un dépliant publicitaire, ce qui déjà en soi était un truc de dingue.

- Vous reconnaissez ?

Non.

Un lac aménagé. Le genre d'endroit que Papa vomissait, presque autant que les espaces aquatiques avec leurs toboggans de plastique bleu aux quatre coins. Des réserves de gros touristes, qu'il appelait ça. Des ghettos tristes pour enduits de crème solaire et mangeurs compulsifs de churros à l'huile de moteur.

Il n'aimait pas ça, les touristes, Papa. Oh ça, non ! Je crois même que, plus encore que l'aspect financier, c'était une raison forte pour ne jamais aller trop loin de la maison, rester un peu du coin, même en vacances. Ne pas leur être assimilés.

- Mais si, bon sang, c'est le lac ! C'est notre lac !

Notre lac ?

- Mais si, regardez !

Ah ouais.

- Tu veux y aller ? a demandé Maman. C'est probablement devenu payant.

Papa a hésité.

- On peut essayer, a tenté Margot et que ça vienne d'elle, elle qui s'était blessée à devoir restée couchée toute la fin des vacances la dernière fois avec passage chez le docteur, fièvre, antibiotiques et tout...

Que ça vienne d'elle, ça nous a sonné.

Un signe du destin.

- On peut essayer, avait dit Papa.

Et curieusement, en disant ça, il semblait un peu effrayé.

C'était effectivement devenu payant mais Marcel nous a fait passer avec un vague geste de la main, ce qui pouvait passer pour un sourire ou une grimace

menaçante selon l'angle sous lequel vous regardiez ses lèvres fines et l'esquisse d'un clin d'oeil dans son vieux visage figé.

Comme s'il nous reconnaissait.

- On n'a pas payé, a soufflé Maman.

- Je sais. J'irais lui parler.

C'est comme ça qu'on a su qu'il s'appelait Marcel et c'est comme ça que la tradition familiale de la baignade dans « notre » lac a vraiment commencée.

Au fil des années, d'autres se sont greffés.

L'oncle Jean et ses enfants, la soeur de Maman, même Mamie Ginette une fois ou deux.

L'année de mes seize ans, nous étions soixante-huit à nous baigner.

Et sans jamais complètement retrouver le miracle du premier été, c'était des moments tout de même assez magiques, à chaque fois. Des moments où frères, soeurs, cousins, cousines, nous avions l'impression de nous connaître, nous soutenir, nous sentir comme des jumeaux, des siamois, soudés.

Nous ne faisons pourtant rien de particulier. La famille au bord du lac devenait comme la fourmilière, un seul esprit pour beaucoup de corps et il suffisait parfois de nous regarder pour nous parler, tout nous dire, tout partager, même une demi-seconde, bien plus qu'avec des mots et le temps de longs discours.

Je n'ai jamais compris ce qu'il se passait au bord du lac.

Pas vraiment.

Mais je sais que nous étions heureux.

Ces moments au bord du lac, l'été, à l'ombre du taciturne Marcel coincé dans sa guérite, la baignade comme si on se lavait l'âme de tous nos renoncements, toutes nos défaites, nos haines et nos rancœurs.

On mangeait nos sandwichs assis sur nos serviettes. On se tapait des délires, c'est là qu'on eu lieu mes plus gros fou-rires.

Nous étions ensemble.

En vacance du malheur.

À ce moment, nous aurions pu croire que cette vie allait demeurer la nôtre pour toujours.

Et pourtant, au même moment, je revoyais encore le sang de Margot, si rouge sur les cailloux gris de la rive.

Peut-être aurions-nous dû nous douter ?

Le sang si rouge sur les cailloux si gris.

Je ne suis pas retourné sur les bords du lac depuis longtemps.

Je n'y ai jamais emmené les enfants.

Je n'en ai même jamais vraiment parlé à Cécile.

Sans photo pour s'y appuyer, personne d'autre pour les évoquer, les souvenirs peuvent volontairement s'oublier.

On peut, en tous cas, *essayer*.

Étrange comme nous étions si nombreux et si heureux et comme personne n'en a jamais fait vraiment de photo - il y a eu trois ou quatre clichés d'arbres pour moi, un petit numérique que j'avais eu pour mes quinze ans et avec lequel, pourtant, je photographiais tellement n'importe quoi, tout le temps.

Pourquoi n'ai-je pas plus de photos de nous au bord de notre lac ?

Sur les rares photos : des visages en gros plans, presque rien, on ne voit jamais le lac et on ne sait jamais où c'est pris exactement... On ne devrait pas voir la guérite, là, sur le côté, non ?

Et puis nous...

Mais nous étions heureux, bon sang ! C'est quoi ces visages lisses et ternes, qui n'expriment rien, c'est quoi ces regards vides...

J'ai détruit les miennes il y a longtemps.

Tout le monde a fait pareil, même si on n'en a jamais parlé.

On s'est vite assez peu parlé.

Puis plus.

La famille a éclaté.

Le bistouris du temps qui passe a séparé les siamois.

Définitivement.

C'est dommage, mais c'est comme ça.

Des photos, il doit en rester dans les cartons à chaussures des souvenirs de Mamie à moins qu'elle ne les ait mangées comme elle a mangé un matin ses anciennes factures d'électricité qu'elle gardait sans avoir jamais réussi à nous expliquer pourquoi. Je ne sais pas. Elle ne me reconnais pas. Elle attend de mourir en se demandant chaque matin qui elle est et ce qu'elle fait là, dans ce lit qui verra mourir plus de gens qu'elle-même n'a d'ans et entre ces murs blancs qu'on repeindra quand on aura le temps et l'argent.

Elle doit avoir oublié le lac.

Ou peut-être pas.

Je n'y vais pas. Je ne peux pas.

Parfois, je me réveille en hurlant, le corps trempé de sueur et la certitude que je finirai moi aussi seul et délaissé par d'autres petits salopards - issus de ma chair pourtant.

Mais je ne peux pas...

Cécile pose alors sa main sur moi et je me rendors.

Je rêve d'eau lisse que même le vent n'ondule pas.

Je rêve de sang.

Rouge sur les cailloux gris de la rive.

Et le lendemain, la sensation de vide est telle que j'ai l'impression que ma vie est l'épisode de trop d'une série dont la première saison était tellement bien qu'on lui a pardonné la grisaille terne des onze qui ont suivi mais que maintenant, ça suffit.

La vie Netflix.

Ma vie loin du lac.

Ma vie grise.

Il y a quelques temps, je suis passé pas loin, j'ai fait un crochet.

Pour voir.

Je n'ai même pas retrouvé le petit parking, la plage, le ponton, la guérite - je ne suis même pas certain d'avoir retrouvé le lac. L'eau que j'ai vu briller, silencieuse et immobile sous le soleil, cachée derrière les arbres m'a semblée à la fois la même et tellement moins, tellement...

Banale ?

Je ne me suis pas arrêté. J'ai accéléré. J'avais les dents si serrées, les mains si cramponnées sur le volant, tout le corps tendu, crispé...

Quand je conduis, je ne fais jamais d'embardées et Papa s'est encastré dans un arbre il y a des années.

Je ne veux pas y retourner.

La dernière année, il y avait moins de soleil, des nuages dans notre ciel habituellement si bleu. L'eau nous paraissait plus froide. Les autres touristes plus nombreux.

Et le courant entre nous...

Au moment de passer à la guérite. Au moment de saluer Marcel - Marcel à qui nous nous étions tous au moins une fois confié. Marcel qui aurait pu écrire l'histoire intime de notre famille tellement il en avait entendu - nous les enfants, surtout les plus petits, nous aimions tant nous asseoir avec lui dans la guérite qui sentait le bois mouillé et le bonbon à la sève de pin, lui raconter nos petites histoires, nos grandes joies et nos petits chagrins. Marcel qui nous défendait contre le monde, les autres et je me souviens de cette fois où une bande de petits saligauds avait voulu coincer Margot, toute seule à se promener parmi les arbres...

Marcel avait surgi, comme craché par l'ombre centenaire des pins. Il s'était contenté d'en attraper un par le col de son débardeur et de le regarder, de jeter son regard d'abysse donnant sur les enfers sur la bande et de dire :

- Non.

Les gamins avaient eu la peur de leur vie.

Margot avait fait un petit bisou sur la vieille joue de Marcel qui avait produit un de ses sourires pour. Les garnements avaient pris le sourire pour une grimace menaçante de loup et leurs jambes à leur cou.

Après ça...

Comme s'il y avait eu un panneau à l'entrée.

On était intouchables.

Même les trois punks des villages alentours et qui depuis ont d'ailleurs finis en prison pour avoir agressé des vieilles pour leur piquer leurs économies et qui venaient parfois baigner leurs corps maigres de jeune camés futurs overdosés, même eux lui donnaient du « monsieur Marcel » et se comportaient avec nous comme se comportent les estropiés de la meute envers le mâle alpha.

Une fois, un nous a ramené Lucette (cette mode des vieux prénoms, sérieux...). Lucette qui s'était perdue en courant après des papillons. Elle lui donnait sa petite main perdue dans sa grande patte d'araignée relié à son poignet entouré de cuir clouté même pour se baigner et il était avec elle comme il aurait pu être avec sa petite soeur si...

Gentil et protecteur.

- Je crois qu'elle s'est perdue, qu'il nous a dit.

Lucette avait cinq ans - hilare.

Le punk avait quoi ? Dix-sept ans et il lui manquait deux dents - bizarre.

- Je courais après les papillons, a ri Lucette.

On avait tous éclaté de rire et le jeune voyou maigre avait grimacé un sourire tout plein de la douleur et du regret de n'avoir jamais connu même le dixième de ce que nous partagions.

Nous étions invincibles.

Au bord de notre lac.

Mais cette fois-là, à la guérite :

- Il faudra penser à payer.

Papa lui a fait un clin d'oeil.

Marcel n'a pas bougé.

Payer ? N'importe quoi ! Pas pour *notre* lac. Quel blagueur, ce Marcel !

Mais ça a jeté un froid.

Marcel, blagueur ?

Il fallait penser à payer.

Nous étions à manger, plus personne ne parlait.

Assis en cercle mais le cercle comme brisé.

Et des nuages de fin du monde pour rendre noire et lente, épaisse, l'eau habituellement si bleue et vive de notre lac.

Je crois que c'est moi qui l'ai vu - Marcel. Il se tenait au bord de l'eau, les mains dans les poches de son éternel vieux short beige sur ses petits mollets malingres et velus. Le regard fixé sur un point précis des ondulations de l'eau.

Immobile.

Et les autres gens, les touristes qui lui tournaient tous le dos. À s'amuser au ralenti. Leurs rires faux cisaillant l'air comme les hurlements de la banshee.

Des ondulations dans l'eau.

Et le souvenir du sang si rouge.

Margot était partie se baigner.

Seule.

Et loin de nous, Margot s'est noyée.

Au bord du lac.

L'été où il a fallu payer.